



Originaire de Haute-Marne où il naquit voici 45 ans, Michel HOCQUET vit en Lorraine depuis 1937. Il passe à Troussey, sur les bords de la Meuse, ces années au cours desquelles ses aventures de "gosse du village" vont forger dans son esprit un répertoire d'histoires savoureuses. A 14 ans, suivant ses parents, il réside à Bar-Le-Duc, puis successivement à Commercy, Haironville (près de Saulx), Clermont-en-Argonne, et Damvillers. Nommé, depuis quelques années, sous-directeur du C.E.S. Chopin, il s'est dès lors fixé à Nancy.

S'appliquant à rédiger ces anecdotes qu'il conte volontiers à ceux de son entourage : élèves, colons, stagiaires, parents, amis, ..., il publie un recueil sous le titre : "A Trouvillers-aux-Sources" (La Pensée Universelle, Paris, 1973). A cette occasion, l'éditeur dira de lui :

"Michel Hocquet libère la verve héritée des "diseux de couarails", ces lorrains qui, autrefois, à la veillée au coin du feu à l'âtre, tenaient en haleine leur auditoire".

"Comme eux, il laisse foisonner le récit, joue avec les mots et les idées, a recours à des refrains pour clore ses nombreuses digressions ... Comme eux, il passe sans transition d'un registre à l'autre, émeut, instruit, amuse ... Comme eux, il émaille ses causeries de clins d'oeil de connivence à l'adresse du public, tantôt interpellant directement les jeunes, tantôt glissant des allusions réservées aux seuls adultes ..."

Il reçoit le 14 mai 1974 le Prix spécial du Jury Moselly pour sa nouvelle
 "Le Tison de la Saint Jean"



- Qué qu'vous v'lez, les gars ?

- Ben ... On vient quérir le fagot, père Arsène.

- Bom' ! Bom' ! Bom' Bom' !
- Badadam' ! Badadam' ! Badadam' Bam' Bam' !
- Panpanpan ! Panpanpan ! Pan ! Pan !

Ce sont les jeunes gens du quartier de la pompe à godets - Adrien (dit le Dien), les deux frères Jeannet (le Guy et le Michel), et les deux frères Ribon (le Chean et le Loulou)- qui tambourinent ainsi la porte de l'écurie du vieil Arsène.

- Voilà, voilà ! répond l'octogénaire de sa voix éraillée, en faisant sonner les semelles de bois de ses galoches sur les gros pavés irréguliers et disjoints.

Le volet de la porte d'écurie tourne sur ses gonds en rechignant et, telle une marionnette à gaine dans son castelet, apparaît, dans l'encadrement de la baie, la moitié supérieure du vénérable patriarche à longues moustaches de filasse humide.

- Qué qu'vous v'lez, les gars ?
- Ben... on vient quérir le fagot, père Arsène.
- Le fagot ? Qué fagot ? semble s'étonner l'octogénaire.
- Ben... le fagot pour le feu de la Saint Jean !
- Ah oui ! L'fagot pou'l'feu d'la Saint Jean !
- C'est ça, père Arsène.
- Ben, les gars, y a longtemps qu'i vous attend mon fagot ! T'nez le v'là derri' la porte ... Mais j'vous préviens : i' faudra un costaud pou' l'porter, mon fagot !
- On sait, on sait, père Arsène : c'est toujours vous qui fournissez le plus gros fagot du village pour les feux de la Saint Jean, reconnaît le Dien.

- Qué qu'vous v'lez, les gars, c'est comme ça dans la famille d'puis l'grand-père d'mon grand-père ! se rengorge le patriarche aux longues moustaches de filasse humide.

- ... celui qui était né en 1789, poursuit le Chean qui montre ainsi qu'il connaît les célébrités du village.

- ... l'année de la révolution de 89, complète son frère, qui, lui, prouve qu'il a de solides notions en histoire de France.

- Oui, qui qu'était né en 89, l'année d'la révolution, répète, en écho, notre père Arsène en ouvrant le prône (battant inférieur de la porte d'écurie) qui gémit à son tour avant d'aller claquer durement contre la paroi.

- Mazette ! s'exclame le Guy, il va falloir s'y mettre à deux pour l'emmener celui-là !

- C'est pas Dieu possible, vous trouvez tous les ans le moyen d'en fabriquer un plus gros ! se récrie d'admiration le Loulou.

- Ca, pour un fagot, c'est pas un fagot ordinaire ! renchérit le Michel.

- C'est plus le Roi des fagots c't'année : c'est leur Empereur ! s'extasie le Dien.

Et, sous l'oeil vigilant et pétillant de fierté du père Arsène, Sa Majesté Fagot quitte la ferme, porté avec dévotion par deux des solides gaillards et escorté respectueusement par les trois autres. Il est conduit dans cet équipage jusqu'à la petite rue. Là, non loin de la grand'rue, en plein mitan de la largeur, il est dressé, installé et arrangé avec tous les égards qui lui sont dus. Ensuite, le Monarque est cerné de (minables) congénères que les jeunes gens sont allés chercher de maison en maison (avec moins de ménagements) et disposent en forme de pyramide sur trois niveaux.

Telle est la coutume de mon village qui veut que, dans chaque quartier, à la Saint Jean, après le dîner, les jeunes gens aillent, de maison en maison, collecter les fagots que toutes les familles ont déposés dans la journée contre les façades.

A part les deux habitants qui composent "espécialement" le leur pour la circonstance -le père Arsène qui met son point d'honneur à fournir un colosse du genre, et ce rapiat de père Simon qui, lui, au contraire s'ingénie et s'obstine à livrer le

plus court et le plus squelettique - tous les autres tirent de leurs tas respectifs le premier spécimen qui leur tombe sous la main, pensant, avec juste raison, qu'un fagot en vaut un autre. Que suis-je en train de vous raconter ? Il me faut préciser cette pensée qui peut prêter à confusion dans l'énoncé que j'en viens de faire. En principe, un fagot en vaut un autre dans chaque logis... pour un profane, un fagot semble en valoir un autre d'une demeure à une autre... mais, pour un connaisseur, d'une maison à une autre, ce n'est plus vrai... Et, moi, d'un coup d'oeil, j'en sais détecter l'origine par la disposition du petit, du moyen et du gros bois... par la proportion de chacune de ces catégories... par la façon dont ils sont liés... Sans erreur aucune, je puis vous dévoiler la provenance de telle fascine de brindilles, de telle botte de "jarrets".

Je pourrais même vous révéler, mais je m'en garderai - car ce serait vraiment une indiscretion impardonnable de ma part !- que le fagot ramassé devant chez madame Minjean, la veuve aux quatre filles, provient, pour la cinquième année consécutive, de la réserve de ce brave Jean Tarmel qui le dépose en catimini durant la nuit précédente.

o

Justement, la voici, madame Minjean. Aidée de ses quatre filles, elle sort une table qu'elle cale, à un mètre du caniveau, près de sa remise. Peu à peu, les autres voisins du quartier de la pompe à godets s'assemblent. Au passage, les grandes personnes déposent de rustiques et mystérieux paquets sur la table.

Les enfants s'amuse, courent et rient... les adolescents boutonneux chuchotent entre eux... les jeunes filles parlent chiffons... les jeunes gens mettent la dernière main à leur pyramide de bois... les femmes jacassent comme d'habitude... les hommes discutent de bêtes et de champs... et les vieux ? les vieux, les yeux noyés dans le passé, ressassent leurs

souvenirs.

o

Brusquement, à la sonnerie de vingt heures trente, un épais silence s'étend céans, alors que le Dien et ses acolytes mettent simultanément le feu à la base de l'édifice, en cinq points différents, à l'aide de torches de paille.

Immédiatement des lueurs bleutées furètent à ras du sol, s'enroulent et gambadent plaisamment au pied des branchettes. Le bois crépite... Tout à coup, les flammes s'élancent à l'assaut du bûcher qu'elles se mettent à dévorer goulûment, le pouléchant de leurs innombrables langues lumineuses et fureteuses.

Les visages des spectateurs s'éclaboussent de chauds reflets chatoyants. Leurs yeux scintillent de mille petits éclats fugitifs.

Sur les murs des lourdes bâtisses environnantes, d'immenses ombres jouent des scènes hallucinantes.

D'un bout à l'autre du village, des lueurs d'incendie embrasent de même chaque quartier. L'on peut en dénombrer exactement cinq de ces foyers insolites qui envoient leurs rougeoiements vers les cieux.

Mais c'est le spectacle du feu du quartier lui-même qui capte toute l'attention des villageois : des fagots flambent en pétaradant joyeusement... d'autres geignent lugubrement et pleurent des larmes de sève... d'autres gambillent et gigotent frénétiquement de tous leurs membres... d'autres tressautent voluptueusement aux titillations des flammes... d'autres encore se défendent gauchement par des détonations violentes et désordonnées...

Un brusque effondrement de la pyramide de lumière annonce le second acte.

De magnifiques gerbes d'étincelles et de denses salves de

folâtres flammèches fusent trouer les nues enténébrées. Les fugaces figures de ce somptueux ballet pyrotechnique enchantent le public qui bée de toutes ses bouches.

Au troisième acte, une fournaise fabuleuse rayonne son intense chaleur autour de la table aimablement prêtée par la veuve Minjean. Des mystérieux et rustiques paquets préalablement déposés, les femmes extraient les offrandes de chaque famille, apportées en vue de la collation collective traditionnelle. Oeufs durs, pommes de terre cuites à l'eau, saucisson, gâteaux secs, brioches, noix, fraises voisinent avec bonbons acidulés, boules de gomme et caramels.

Madame Ribon sert du sirop de grenadine et madame Jeannot de la frénette*. Aux adultes qui ont un gosier suffisamment résistant, Jean Tarmel verse à volonté du vin -un peu épais, un peu acide, un peu bleu- qu'il tire de sa propre vigne. Le père Arsène, lui, offre, à la criée, des goulées d'eau de vie :

- Qui qu'en veut d'ma gnôle ? Approchez, approchez ! C'est pas tous les jours qu'vous en buv'rez d'la pareille ! Qui qui veut son godot d'mirabelle ?

- Moi, père Arsène !

- Tiens, not' fi', t'm'en diras des nouvelles !

- Eh !... doucement, père Arsène !

- Celle-là t'f'ra pas d'mal ! Au contraire, comme disait l'grand-père d'mon grand-père : la gnôle c'est l'ennemi num'ro un du toubib' !

- Allez qui qu'en veut aussi d'ma gnôle ?

o

Telle est la coutume de mon village qui veut que, dans chaque quartier, le soir de la Saint Jean, l'on becquette et l'on trinque en plein air tout en devisant, pendant que les fagots achèvent de se consumer.

*Boisson dans la préparation de laquelle entrent les feuilles de frêne.

Chaque quartier a, d'ailleurs, ses particularités. Si c'est ceux de la pompe à godets pique-niquent à la bonne franquette, ceux du petit bout trempent des gaufres dans du café au lait. Près de la fontaine, délaissant l'eau plate gratuite qui coule en gazouillant dans le rustique bassin de pierre, on plonge des biscuits à la cuiller dans les bulles du mousseux (pour les adultes) ou de la limonade (pour les enfants). Devant chez l'Eugène, c'est des beignets arrosés de piquette du pays qu'on dévore à pleines dents ; par contre c'est avec du cidre que, dans la venelle du lavoir, on aide à glisser des crêpes fourrées à la confiture...

Tout en haut de la Rouchotte, on mène joyeuse vie également. On se sustentent copieusement dans la grange du maire, l'Alexis Constant. Selon la tradition, les habitants de ce quartier n'ont pas encore allumé le bûcher. Celui-ci, à coup sûr le plus haut et le plus fourni de tous, domine le village de sa masse imposante, à peine distincte dans la nuit.

Qu'attendent-ils ?

Que les autres -ceux du bas- en aient terminé avec leurs propres feux pour offrir le clou de la soirée : l'illumination de la côte.

Effectivement, au dixième coup de vingt-deux heures, alors que, çà et là, les foyers se meurent doucement, un embrasement mirifique incendie, sans le consumer, le noir velours de la nuit.

Au même moment, Alexandre, le tambourinaire, se met à battre le rappel, en bas du village, à l'autre extrémité. Au rythme de son instrument, il a tôt fait d'entraîner derrière lui tous ceux qui ont décidé de gagner le haut du village pour "rondiller" avec frénésie à l'entour de ce sixième et majestueux bûcher.

o



... ceux qui ont décidé de gagner le haut du village
pour "rondiller" avec frénésie ...

PLANCHE VII

Études Toulouses, 1974, 1, 34-45



l'octogénaire ... a allumé son fagot, et, les
yeux mi-clos ... il a ruminé le passé ...

PLANCHE VIII

Telle est la coutume de mon village qui veut que l'on termine la soirée de la Saint Jean, en haut de la Rouchotte, en chantant et dansant près du dernier feu de joie...

Cette année encore, c'est la père Arsène qui, après s'en être mis plein les yeux des évolutions de cette belle et saine jeunesse, proclame, à l'heure où le feu commence à décliner :

- Qué qu'vous en dites : si on dansait la Soyotte ?
- Après vous, père Arsène, donnez-nous l'exemple !
- Sûr qu'j'y vais ! Et, comm' l'grand-père d'mon grand-père, j'vas vous montrer c'que j'sais co'faire à octante passé !

Et le patriarche aux longues moustaches de filasse humide esquisse les premiers sauts de la danse lorraine, encouragé par les battements de mains des spectateurs. Heureusement, son exemple a été contagieux, ce qui lui permet de se retirer de la piste en catimini, relativement vite, sa carcasse sclérosée l'ayant quelque peu trahi... Mais, sur la touche, il danse encore en pensée avec de belles et solides filles semblables à celles d'aujourd'hui, semblables à celles de l'époque du grand-père de son grand-père.

Las ! Les plus belles fêtes ont une fin !... A la minuit, chacun est rentré chez soi, le père Arsène comme les autres...

Et le père Arsène, comme les autres, a eu soin de récupérer un tison de la Saint Jean qu'il gardera sur le plus haut rayon du placard de sa cuisine, jusqu'à ce qu'il puisse le remplacer par un autre, à la prochaine Saint Jean.

Telle est la coutume de mon village qui veut, que, pour se garder de l'incendie, l'on serre dans sa demeure un tison de la Saint Jean, de la dernière Saint Jean.

Las ! L'année suivante, le maire a fait battre tambour pour interdire les feux de la Saint Jean dans la commune.

En quel honneur, me demanderez-vous ?

En vertu du progrès, car le Conseil Municipal de mon village a eu l'heureuse idée de faire goudronner toutes les petites rues. Mais, du coup, il a pris les mesures qui s'imposaient pour éviter la dégradation des chaussées. Tous les habitants ont reconnu le bien-fondé de la décision, tous, excepté le père Arsène. Car, pour lui, il était impensable, vous devez en être persuadé, de brûler dans l'âtre de sa cuisine, par petites ponctions, le fagot "spécialement" préparé pour la Saint Jean.

Alors, dans la nuit tombée, cette année-là, le père Arsène a chargé son chef-d'oeuvre sur sa brouette et il est allé, seul, tout seul, tout là-haut, sur un chemin de champ qui aboutit à la Rouchotte, pour perpétuer la tradition.

L'octogénaire aux longues moustaches de filasse humide a allumé son fagot, et, les yeux mi-clos, assis sur sa brouette, entre les deux brancards, il a ruminé le passé... Et puis, il est reparti dans l'obscurité et le silence... Il a ramené un tison qu'il a placé sur la plus haute planche du placard de sa cuisine, tout comme le grand-père de son grand-père, vous savez, celui qui était né en 89, l'année de la Révolution...

Cette année-là, un incendie monstre a dévoré la demeure, la grange et l'écurie de l'Alexis Constant, le maire de son village.

Quelques mois après ce sinistre, le père Arsène n'a pu s'empêcher de lui faire la morale :

- T'vois, not'Alexis, t'aurais jamais dû interdire les feux d'la Saint Jean !

Et l'Alexis Constant, qui est un homme intelligent et plein de bon sens, a haussé les épaules, car, lui, il ne croit pas à toutes ces superstitions...

A la mi-juin, le père Arsène est tombé gravement malade, il a fallu l'emmenner d'urgence à l'hôpital.

L'Alexis Constant est allé lui rendre une petite visite et le père Arsène, qui sentait venir la fin, lui a arraché une promesse :

- T'sais l'Alexis, i'faut pas abandonner les feux d'la Saint Jean !

- Mais non, mais non, père Arsène, promet le maire car, même si l'on ne croit pas aux superstitions, on ne peut se soustraire aux dernières volontés d'un homme.

- Jure-moi qu'tu f'ras au moins un feu près d'la Rouchotte !

- Mais oui, mais oui, père Arsène.

- Merci l'Alexis... J'sais qu't'es un homme d'parole...

- Bien sûr, père Arsène.

- Dis... l'Alexis... derri' la porte d'mon écurie... tu trouveras... un fagot... t'sais... un fagot "espécial"... comme ceux du grand-père d'mon grand-père...

- Celui qui était né en 89, père Arsène ?

- Oui... çui qu'était né en 89... l'année d'la r'volution... Dis... mon fagot... tu l'mettras... su'l'bûcher... tu veux ?

- Promis, père Arsène, et je viendrai vous raconter la fête après.

- ... Pas la peine... J's'rai plus là...

- Mais si, mais si, père Arsène ! Vous racontez des bêtises !

o

L'Alexis Constant a tenu sa promesse.

Il a fait battre tambour pour annoncer qu'afin de renouer avec la tradition, un feu de la Saint Jean serait allumé sur le chemin de terre qui aboutit à la Rouchotte.

On y a brûlé quelques fagots, dont celui du père Arsène.

Oh, ça n'a pas été une fête comme les autres années ! Mais, enfin, les habitants du village, les vieux surtout, ont

apprécié le geste.

Avant de mourir, le père Arsène a revu l'Alexis Constant.

- Merci l'Alexis... t'm'as fait plaisir... I'faudra t'nir bon... pou'les feux d'la Saint Jean...

- Mais oui, père Arsène, c'est promis : on ne va pas abandonner maintenant qu'on a repris, grâce à vous.

- Merci l'Alexis... j'sais qu't'es d'parole... j'peux m'en aller tranquille... maintenant... j'peux aller r'trouver mon grand-père... et... l'grand-père d'mon grand-père...

Le père Arsène est parti peu de temps après.

Maintenant, la coutume de mon village veut que les feux de la Saint Jean se fassent sur le chemin qui aboutit à la Rouchotte.

Mais on ne ramasse plus de tison pour préserver sa maison de l'incendie. Même pas l'Alexis Constant qui, dernièrement, a reconstruit une ferme modèle, et... celle-ci n'en a pas brûlé pour autant : tout ça c'était des histoires de superstition !...

Durant quelques années, j'ai vécu loin de mon village.

J'y suis revenu, précisément au moment de la Saint Jean. Il y avait grande fête ce soir-là : en haut du village, sur la côte, au milieu du chemin de terre qui aboutit à la Rouchotte, on a eu droit à de magnifiques feux de joie !

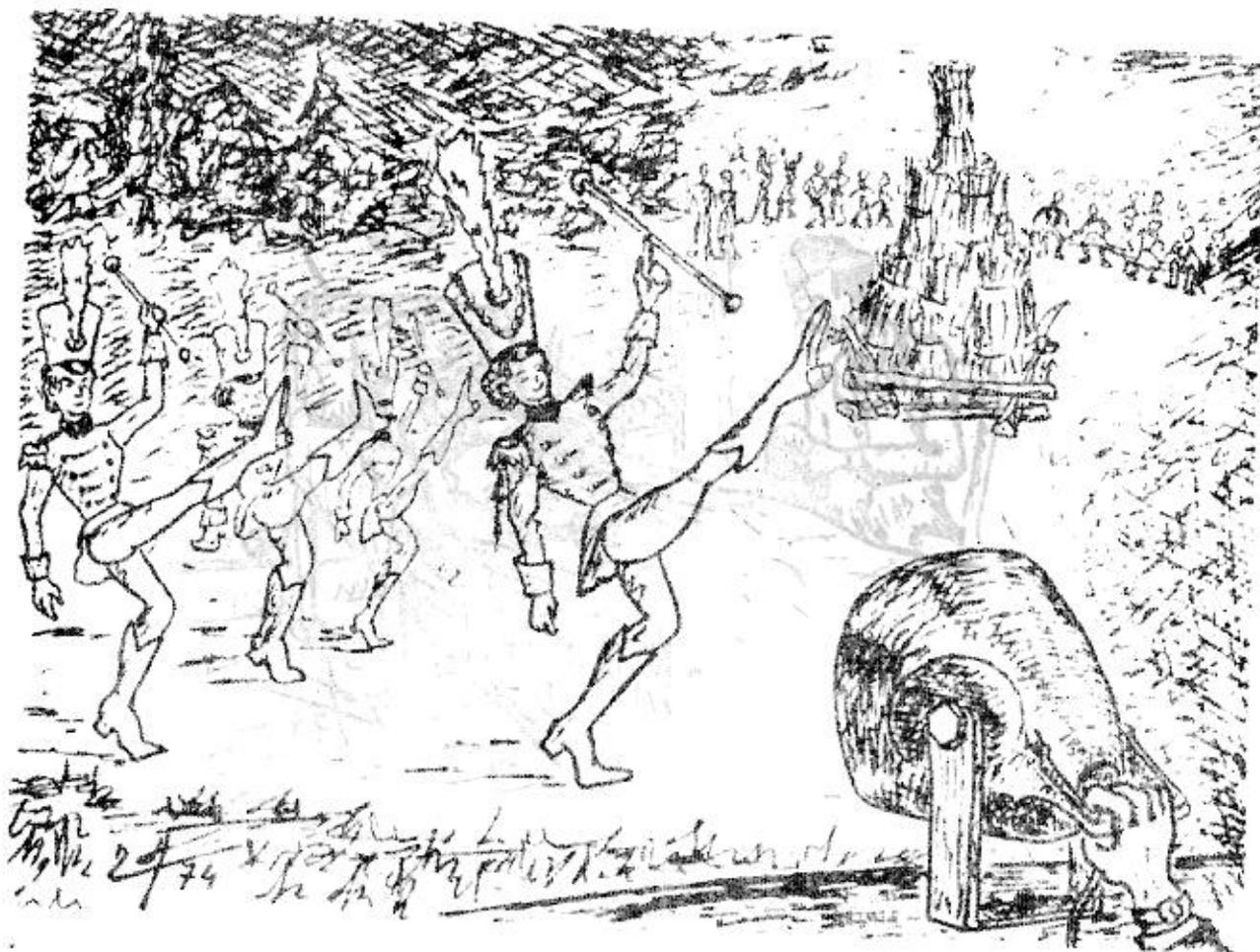
La municipalité, qui avait fort bien fait les choses, avait même invité deux escadrons de majorettes !... Deux escadrons de majorettes étrangères au village pour évoluer à l'entour du feu !... J'en frémis encore !... Les gens de mon village auraient-ils perdu le plaisir de discuter, rire, chanter et s'amuser entre eux ? Malgré l'apparat, je n'ai pas goûté les festivités comme je me l'étais promis... Où étaient les



- T'sais, l'Alexis, i'faut pas abandonner
les feux de la Saint Jean !

PLANCHE IX

Études Toulouses, 1974, 1, 34-45



La municipalité qui avait fort bien fait les choses, avait même invité deux escadrons de majorettes ...!

PLANCHE X

bons, les vrais, les simples enchantements d'autrefois ? Et je pense que ce pauvre père Arsène, d'où il est, a dû, lui aussi, regarder cela d'un oeil bien offusqué...

Où sont les feux de la Saint Jean d'antan ?

o

Je vais vous faire une confidence : bien que je ne sois pas superstitieux, j'ai quand même ramassé un tison, après la cérémonie, et je l'ai perché sur la plus haute planche du placard de notre cuisine, près des pots de confitures. J'espère avoir, ainsi, un peu consolé le père Arsène... et, peut-être, par la même occasion, le grand-père de son grand-père, vous savez, celui qui était né en 1789, l'année de la Révolution...

... les traditions ne doivent pas mourir ☞

